



« Apprendre à bien mourir » : les écoliers et la mort au Québec 1853-1963

Catherine Vallières

Volume 65, 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006837ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006837ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vallières, C. (1999). « Apprendre à bien mourir » : les écoliers et la mort au Québec 1853-1963. *Études d'histoire religieuse*, 65, 29–51. <https://doi.org/10.7202/1006837ar>

Article abstract

Religious education, as taught in Quebec schools from 1853 to 1963, transmitted a dual image of death. Hell as an eternal punishment as well as the possibility of a sudden death were depicted in order to incite children to follow christian principles. On the other hand, the promise of heaven for blessed souls and the opportunity of redemption offered by a stay in the purgatory or by pious actions played a much reassuring role. Death is thus a topic which was by no means hidden from children; this subject is addressed regularly during the period studied, although signs of tensions seem to be gradually appearing between this portrait of an «ideal» death and the new meaning it conveys as a private, hidden event.

«Apprendre à bien mourir»: les écoliers et la mort au Québec 1853-1963

Catherine Vallières¹
Université Laval, Québec

Résumé: Le discours sur la mort tenu aux enfants dans les cours d'enseignement religieux au Québec du milieu du XIX^e siècle aux années 1960 s'organise autour de deux axes. La menace de l'enfer et le risque d'un décès prochain visent à inciter les jeunes fidèles à respecter quotidiennement les préceptes d'une bonne vie chrétienne. En contrepartie, la promesse du paradis, la chance de rédemption offerte par le purgatoire ainsi que les gestes pieux proposés pour aider au salut de l'âme se veulent plus sécurisants, promettant une protection particulière à cette heure critique. Loin d'être occulté auprès des enfants, le thème de la mort fait donc l'objet d'un discours élaboré, qui s'avère remarquablement constant tout au long de la période étudiée et qui révèle des indices de tensions entre la mort «idéale» qu'il présente et l'émergence de nouveaux comportements entourant la mort dans la société où il s'inscrit.

Abstrac: Religious education, as taught in Quebec schools from 1853 to 1963, transmitted a dual image of death. Hell as an eternal punishment as well as the possibility of a sudden death were depicted in order to incite children to follow christian principles. On the other hand, the promise of heaven for blessed souls and the oppurtunity of redemption offered by a stay in the purgatory or by pious actions played a much reassuring role. Death is thus a topic which was by no means hidden from children; this sujet is addressed regularly during the period studied, although signs of tensions seem to be gradually appearing between this portrait of an «ideal» death and the new meaning it conveys as a private, hidden event.

* * *

¹ Professionnelle de recherche au sein du Groupe de recherche sur l'histoire de l'enseignement religieux au Québec à l'Université Laval, Catherine Vallières a terminé un baccalauréat en histoire et un certificat en archivistique à l'Université de Montréal. Elle possède une maîtrise en histoire de l'Université Laval et est membre du Centre interuniversitaire d'Études québécoises. Catherine Vallières, «Apprendre à bien mourir: les écoliers et la mort au Québec, 1853-1963», mémoire de maîtrise (histoire), Université Laval, 1997, 113 p.

La transformation des attitudes collectives face à la mort a marqué le Québec du XX^e siècle. Avant qu'elle ne se trouve cachée et ne soit perçue comme l'échec de la science médicale, elle a représenté un événement à caractère public revêtant une très forte signification religieuse². Reflet de la société où il s'insère, l'enseignement religieux destiné aux enfants a donc longtemps réservé une place importante à la question des fins dernières. Le message transmis à cette occasion dépasse un contenu strictement doctrinal pour tenter de rejoindre l'élève dans son quotidien afin de le préparer à affronter l'éventualité du décès d'un proche ou encore la perspective de son propre trépas. La présente étude entend donc cerner l'image de la mort transmise par le catéchisme, les prières et les pratiques de dévotion présentés dans le cadre du cours d'enseignement religieux, ce dernier s'adressant aux élèves des écoles primaires et secondaires québécoises du milieu du XIX^e siècle aux années 1960.

Un tel sujet s'inscrit au carrefour de l'étude des attitudes face à la mort et de l'histoire de l'enseignement religieux au Québec. Si le premier champ de recherche fut un terrain de prédilection pour nombre d'historiens européens, la question de la préparation à la mort et, à plus forte raison, de la préparation des enfants demeure encore largement inexplorée³. Au Québec, les travaux de folkloristes, de démographes, d'ethnologues, d'historiens de l'art et de géographes ont abordé le sujet, alors que quelques études historiques se sont intéressées à la mort en milieu rural⁴. Tout au plus la question de la préparation des adultes à la mort a-t-elle été traitée dans le cadre des confréries de dévotion entre le XVII^e et le XIX^e siècle⁵; avec toutes les précautions qui s'imposent, cette dernière étude permettra à l'occasion des

² Faisant suite aux travaux des sociologues sur la question, Philippe Ariès fut le premier historien à faire état de ce tabou récent entourant la mort ; voir notamment «La mort inversée. Le changement des attitudes devant la mort dans les sociétés occidentales», *Archives européennes de sociologie*, vol. VIII, 1967, p. 169-195, repris dans Philippe Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 164-197.

³ Une réflexion sur la préparation des enfants à la mort au Moyen-Âge a été amorcée, mais demeure à ce jour sans suite. Danièle Alexandre-Bidon, «Apprendre à vivre: l'enseignement de la mort aux enfants» dans Danièle Alexandre-Bidon et Cécile Treffort, dir., *À réveiller les morts: la mort au quotidien dans l'Occident médiéval*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1993, p. 31-41.

⁴ Voir particulièrement Serge Gagnon, *Mourir, hier et aujourd'hui. De la mort chrétienne dans la campagne québécoise au XIX^e siècle à la mort technicisée dans la cité sans Dieu*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1987, 192 p.

⁵ Brigitte Caulier, «Frères et soeurs dans la mort. La sociabilité funéraire à Montréal sous le Régime français», dans Hubert Watelet, dir., *De France en Nouvelle-France. Société fondatrice et société nouvelle*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1994, p. 149-175; «Les confréries de dévotion à Montréal, 17^e-19^e siècles», thèse de Ph. D.. Histoire, Université de Montréal, 1986, p. 302-342.

comparaisons révélatrices entre le discours tenu aux enfants et celui qui était destiné aux adultes plusieurs années, voire plusieurs siècles auparavant. En comparaison, la production portant sur l'histoire de l'enseignement religieux au Québec s'avère plus riche; elle étudie notamment la place de la religion dans le système scolaire de même que les institutions encadrant cet enseignement. Les travaux spécifiquement axés sur la pratique catéchistique demeurent encore épars. Ils abordent tantôt les missions d'évangélisation, tantôt une méthode catéchistique, tantôt un manuel de catéchisme; l'analyse des méthodes pédagogiques employées pour parler de la mort aux enfants devrait donc permettre de dégager un exemple concret de leur évolution à partir d'une thématique précise.

La période couverte par la présente étude s'étend de 1853, année de parution du *Petit catéchisme de Québec*, à 1963, lorsque le programme de religion abandonne l'apprentissage systématique des questions-réponses composant le catéchisme officiel. Quant aux sources retenues, elles ont été ciblées en fonction de leur articulation au contenu des programmes d'études et de ce qu'elles révèlent des méthodes pédagogiques employées. En plus des programmes d'études en vigueur pour cette période, les titres ayant eu la plus grande diffusion ont été sélectionnés parmi les manuels scolaires, les guides du maître et les revues pédagogiques destinées aux enseignants⁶. Quelques variations dans l'homogénéité du corpus de sources sont d'ailleurs à signaler. Ainsi, après une période durant laquelle peu de documents pédagogiques ont été édités, on voit le nombre de publications augmenter à compter de la fin du XIX^e siècle pour se stabiliser vers les années 1940. On observe également que ces documents traitent principalement des

⁶ À travers la vingtaine de titres parus au fil des années, les dossiers du sous-comité du Département de l'Instruction publique chargé de l'évaluation des revues pédagogiques révèlent que trois groupes de revues ont eu une diffusion particulièrement large. Il s'agit d'abord de la revue officielle du Département de l'Instruction publique distribuée gratuitement à tous les enseignants, le *Journal de l'Instruction publique* (1857-1879), remplacé par *L'Enseignement primaire* (1881-1956), qui deviendra par la suite *L'Instruction publique* (1956-1965). La revue *L'École canadienne* (1930-1963), publiée par la Commission des écoles catholiques de Montréal, a également été retenue. La dernière publication provient des Frères de l'Instruction chrétienne, qui produisent d'abord *L'École. Revue pédagogique canadienne-française* (1941-1957), la publication se divisant en 1957 pour former deux titres distincts, soit *L'École primaire* (1957-1966) et *L'École secondaire* (1957-1966). Au rang des titres de manuels retenus figurent les catéchismes officiels sanctionnés par l'autorité épiscopale; on retrouve également la collection «Témoins du Christ» adoptée lors de la révision du programme de religion en 1952. Par ailleurs, il existe un grand nombre de manuels de religion dûment approuvés par le Comité catholique depuis 1861; dans cette dernière catégorie de publications, les titres retenus ici se limitent aux ouvrages ayant eu le plus grand nombre de rééditions. La bibliographie fut élaborée à partir des renseignements fournis pour chaque titre dans Raymond Brodeur *et al.*, *Les catéchismes au Québec, 1702-1963*, Sainte-Foy/Paris, Presses de l'Université Laval/CNRS, 1990, 456 p.

premières années du cours élémentaire, alors que les publications concernant les élèves plus âgés s'avèrent plus dispersées. Si ces écarts empêchent une uniformité documentaire qui aurait été souhaitable, ils seront pris en compte dans la présente analyse.

Le discours sur la mort, observé dans le cadre de cette étude s'appuie sur une pédagogie qui se fait tantôt menaçante, tantôt sécurisante. Pour inciter les fidèles à mener une bonne vie, on rappellera d'abord le danger de damnation éternelle de même que le risque constant d'une mort subite. À l'inverse, le paradis est à son tour longuement évoqué de même que le purgatoire, lieu d'expiation permettant d'espérer atteindre un jour le ciel. Une série de gestes de piété sont également suggérés aux élèves afin qu'ils augmentent leurs chances de salut et qu'ils se préparent à une «bonne mort». Bien qu'ils proposent un modèle plutôt qu'ils ne rapportent des pratiques, le propos et les silences de l'enseignement religieux sur le sujet permettent donc de cerner certaines tensions entre l'idéal proposé et les comportements observés, tensions révélatrices des attitudes collectives face à la mort.

I. Craindre l'enfer...

Certains thèmes abordés dans le cadre de l'enseignement religieux portant sur la mort sont présentés sous un angle menaçant. Ainsi, bien plus que la perspective de la souffrance ou de l'anéantissement physique, le discours religieux rappelle depuis le XIV^e siècle que face à la mort, il faut redouter plus que tout la damnation éternelle, punition encourue par tout pécheur impénitent condamné à l'enfer⁷. Le *Petit catéchisme* de 1853 décrit succinctement l'enfer dans le cadre de l'explication du symbole des apôtres:

D. Qu'est-ce que l'enfer?

R. L'enfer est un lieu de tourments, où les méchants sont éternellement punis avec les démons.

D. Quels sont les méchants qui vont en enfer?

R. Les méchants qui vont en enfer sont ceux qui meurent en état de péché mortel⁸.

Quelques années plus tard, le catéchisme de 1888 se fait plus précis, en le présentant comme un «lieu de supplice, où ceux qui sont morts en état de péché mortel sont privés de la vue de Dieu pour toujours, et souffrent des

⁷ D'abord constaté par Philippe Ariès, ce passage à une attitude caractérisée par la préoccupation manifestée quant au salut de son âme a notamment été repris par Jean Delumeau; voir *Le péché et la peur. La culpabilisation en Occident*. Paris, Fayard, 1983, 741 p.; *Rassurer et protéger. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*. Paris, Fayard, 1989, 667 p.

⁸ *Le Petit catéchisme de Québec*, publié avec l'approbation et par l'ordre du premier Concile provincial de Québec, Montréal, Beauchemin et Valois, [s.d.], p. 25.

tourments épouvantables et éternels⁹». Des précisions supplémentaires sont apportées par les catéchismes expliqués de Lasfargues et de Gosselin qui, complétant le catéchisme de 1888, énumèrent les quatre caractéristiques de l'enfer qui seront reprises jusqu'en 1963: la peine du dam (la privation de Dieu), la peine du feu, l'éternité de la sentence et la punition pour les péchés commis en cette vie¹⁰.

Les manuels scolaires, plus riches en détails, expliquent les peines de l'enfer en utilisant la comparaison avec les plus jeunes et une argumentation logique avec leurs aînés. Ainsi, la collection «Aux Petits du Royaume» destinée aux enfants du cycle primaire présente en 1944 la peine du dam par analogie avec les habitants du pôle nord et du pôle sud, souffrant de ne pas voir le soleil durant six mois comme les damnés souffrent de ne pas pouvoir espérer un jour voir Dieu¹¹. La collection «Témoins du Christ» s'adressant aux élèves plus âgés a plutôt recours aux récits tirés des écritures saintes doublés d'explications qui font appel à leur logique et à leur compréhension de la psychologie humaine:

L'âme du damné est tiraillée de façon plus douloureuse encore. Dieu ne cesse de l'attirer, parce qu'il est infiniment aimable. Bien plus, n'étant plus distraite, comme sur terre, par les choses sensibles, l'âme comprend que Dieu seul peut la rendre heureuse. Par ailleurs elle s'est déclarée définitivement contre lui. Cet état est d'autant plus pénible que le damné a conscience d'être en faute. Les grâces obtenues autrefois augmentent ses remords que Notre-Seigneur compare à un ver rongeur toujours vivant¹².

Pour insister sur l'éternité de la sentence, on abandonne les longues explications pour recourir à la répétition, au point où en 1952, le guide du maître de la série «Vers notre Père du ciel» propose aux enseignants de 1^{ère} et 2^{ème} années un jeu sur le sujet:

Jeu mimé et parlé: le jeu de l'éternité.

Le maître pose deux questions. Les élèves y répondent en imitant avec un doigt le mouvement du pendule.

⁹ *Le catéchisme des provinces ecclésiastiques de Québec, Montréal, Ottawa, Québec*, Imprimerie générale A. Côté et cie, [s.d.], p. 75.

¹⁰ Abbé Édouard Lasfargues, *Explication littérale et sommaire du catéchisme de Québec, Montréal et Ottawa*, Québec, [s.n.], 1925, p. 256-257; Abbé David Gosselin, *Le code catholique ou Commentaire du catéchisme provincial*, Québec, Imp. Franciscaine Miss., [1927], p. 218-219.

¹¹ *Aux Petits du Royaume: essai pratique de méthodologie catéchistique*, vol. 2 Trois-Rivières, Éditions du Bien-Public, 1944, p. 265.

¹² G. Delcuve, s.j. et A. de Marneffe, s.j., *Jésus-Christ, Lumière du monde*, [Bruxelles], Éditions de Lumen Vitæ, 1952, p. 182-183, Collection «Témoins du Christ» II, 9^e année.

Combien de temps allez-vous voir le bon Dieu dans le ciel?

Réponse: Toujours, toujours, toujours.

Est-ce que les méchants vont voir Dieu en enfer?

Réponse: Jamais, jamais, jamais¹³...

On ne détaille pas davantage le propos pour les élèves des degrés supérieurs; tout au plus justifiera-t-on l'éternité des tourments en rappelant aux élèves de 9^e année que: «elle (la peine des damnés) dure toujours parce que les damnés s'obstinent éternellement dans leur refus d'aimer Dieu¹⁴».

Bien que frappants pour l'imagination, ces éléments demeurent secondaires par rapport à l'idée de punition infligée par Dieu pour les péchés mortels non confessés, idée maîtresse autour de laquelle s'articule l'ensemble du discours sur l'enfer. Le *Petit catéchisme* de 1853 avait déjà souligné le lien entre la mort en état de péché mortel et la damnation éternelle; le catéchisme de 1888 prend soin de répéter qu'il suffit d'un seul péché mortel non confessé au moment de la mort pour aller en enfer¹⁵. Parmi les gestes quotidiens les plus susceptibles d'aider les élèves à éviter le péché tant redouté, on retrouve l'évocation quotidienne de la pensée de la mort, dont l'importance est rappelée aux professeurs en 1944:

Y pensons-nous souvent à ces grandes vérités fondamentales?... Quelle impression font sur nous l'enfer et les peines de toutes sortes qu'on y endure?... Que faisons-nous chaque jour pour éviter l'enfer et pour gagner le ciel?... C'est maintenant le temps du salut...; après la mort, ce sera la récompense ou le châtiement... Pensons-y bien!¹⁶

On attribuait d'ailleurs la même valeur pédagogique au rappel quotidien de la pensée de la mort dans les confréries de dévotion pour adultes, cette idée devant «retenir le confrère sur la pente du péché et éviter les angoisses et les tourments du pécheur impénitent¹⁷»

La responsabilité personnelle de l'élève dans la construction de son propre salut se trouve renforcée par la remarquable absence de Satan et des démons du discours sur l'enfer. Ils sont très rarement évoqués; tout au plus les enfants doivent-ils craindre Satan qui «veut nous faire faire de la peine

¹³ Armand Billette, *Vers notre Père du ciel: Guide méthodologique pour l'enseignement du catéchisme en 1^{ère} et 2^{ème} années*, Joliette, Clercs de Saint-Viateur, 1952, p. 120.

¹⁴ *Jésus-Christ, Lumière du monde*, p. 183.

¹⁵ Lasfargues insistera encore davantage sur le danger en ajoutant en guise d'explication: «Un seul péché mortel qui n'aura pas été effacé par une bonne confession ou par un acte de contrition parfaite conduira donc en enfer pour toujours celui qui l'a commis». Lasfargues, *Explication littérale et sommaire*, p. 27.

¹⁶ «Enseignement religieux, 3^e année», *L'École*, vol. 16, n° 8, avril 1944, p. 568.

¹⁷ Caulier, «Les confréries de dévotion», p. 327.

au bon Dieu et nous emmener en enfer avec lui¹⁸». L'ultime combat spirituel à mener lorsque le démon se présente au chevet du moribond est exceptionnellement mentionné, mais les termes qui sont alors utilisés pour décrire la scène ne laissent aucun doute sur l'importance des enjeux:

Elles sont terribles à l'heure de la mort, les tentations du démon! Vous comprenez, le diable sait bien que c'est sa dernière chance ! Parfois, il essaie de faire croire au pauvre mourant qu'il n'y a pas de ciel et que ça lui sert de rien (sic) d'avoir été bon chrétien et de bien endurer ses souffrances. D'autres fois, il lui dit que ses péchés ne sont pas pardonnés ; qu'il a toujours fait de mauvaises confessions ; ça, c'est pour le jeter dans le désespoir. Le vilain! Il souffle de toute sa haine (sic) sur la pauvre âme pour essayer d'éteindre en elle la belle lumière de la grâce et tuer la sainte vertu de l'espérance dans son coeur¹⁹.

De telles évocations d'un ultime sursaut de force spirituelle demeurent cependant rares et on leur préfère de loin les encouragements à mener une vie exemplaire. L'enseignement religieux rejoint ainsi le propos tenu aux adultes en France quelques siècles plus tôt ; bien que les « préparations à la mort » des XVII^e et XVIII^e siècles signalent la présence de Satan rôdant dans la chambre du mourant, on note surtout durant cette période la disparition graduelle de cette notion de combat spirituel au profit du jugement particulier²⁰. C'est donc dire que quelles que soient les ruses déployées par Satan, le « bon chrétien » demeure responsable de sa damnation et on conclut inmanquablement en rappelant à l'élève qu'il est le seul responsable de son choix entre l'amour de Dieu et les tentations du démon.

Cette notion de responsabilité personnelle réapparaît finalement dans les directives pédagogiques adressées aux professeurs sur le thème de l'enfer. Celles-ci insistent sur le devoir qu'ils ont d'aborder le sujet afin d'inciter, là encore, les jeunes à mener une vie vertueuse et à développer la crainte du péché. On veut toutefois éviter un discours terrorisant qui risquerait de traumatiser les enfants par des images trop fortes; pour ce faire, on invite les professeurs à évoquer l'enfer sans excès, tout en soulignant le danger avec suffisamment d'insistance:

Peut-être, certains éducateurs ont-ils effrayé de tous jeunes enfants en décrivant trop vivement l'enfer. Qu'on se contente de répéter ce que dit Jésus dans l'évangile, c'est déjà bien assez. Mais, par réaction, certains parents voudraient qu'on ne prononçât même pas le mot de l'enfer. Les enfants, disent-ils, nourriront des complexes. L'exemple de la Vierge est une réponse péremptoire à ces objections: montrons l'enfer à nos jeunes pour les stimuler à prier pour les pécheurs.

¹⁸ *Vers notre Père du ciel: Guide méthodologique*, p. 118.

¹⁹ *Aux petits du royaume*, vol. 4, p. 133.

²⁰ Daniel Roche, «La mémoire de la mort», *Annales E.S.C.*, vol. 31, n° 1, janvier-février 1976, p. 108; Delumeau, *Le péché et la peur*, p. 69-72; Delumeau, *Rassurer et protéger*, p. 319-325.

Cette vision les empêchera aussi de glisser trop facilement dans le mal²¹.

Avec le temps, les méthodes pédagogiques employées pour parler de l'enfer évoluent. Au début des années 1930, un article traitant de pédagogie religieuse invitait déjà, non sans humour, les enseignants à susciter l'émotion chez l'enfant :

Il [le professeur] fera des gestes... simples, expressions du visage ou inflexions de la voix la plupart du temps. Par exemple, il se montrera terrifié en parlant de l'enfer, du péché (sans faux pathos, bien entendu). [...] On ne négligera pas pour cela de les émouvoir profondément au rappel des châtiments et de la laideur du péché lui-même. En parlant du démon on fera sentir aux petits sa haine; on leur montrera la haine qui anime cet esprit pervers, la jalousie qu'il a pour Dieu et surtout pour eux, petits baptisés qu'il rêve d'entraîner à sa suite dans l'enfer. Avec les plus jeunes, il serait même bon d'injurier le démon, de le ridiculiser... Le ridicule tue... même les mauvais anges²².

Près de 20 ans plus tard, les méthodes proposées aux professeurs se sont diversifiées, les catéchistes étant invités à employer l'iconographie, les histoires, les liens avec des événements de la vie courante, les analogies, les exemples concrets, imagés, toujours formulés dans un vocabulaire simple :

Dire à des jeunes enfants: le pécheur impénitent sera damné, ne pique pas leur attention: ces mots trop vagues pour eux ne font pas image. Mieux vaut dire: celui qui meurt avec le péché mortel brûlera toujours dans le feu de l'enfer²³.

Quant aux élèves plus âgés, les directives pédagogiques accompagnant la série «Témoins du Christ» proposent un enseignement plus théorique, où l'on ne ressent plus autant ce besoin d'accrocher l'attention des élèves puisque l'on considère que l'importance des enjeux, clairement soulignée, est suffisante pour éveiller et conserver leur intérêt.

...et le danger d'une mort subite

De la crainte de l'enfer et de l'impératif de mener une «bonne vie» se dégage une dernière menace: l'évocation d'une mort prochaine, qui risque à tout moment de surprendre l'élève en état de péché. Il ne s'agit pas d'une idée nouvelle ou spécifiquement destinée aux jeunes fidèles; on la retrouvait

²¹ Jean-Paul Labelle, s.j., «Marie et la Croisade», *L'École primaire*, mai 1962, p. 716. L'article est également paru dans *L'École secondaire*, 8^e et 9^e années, mai 1962, p. 466, ainsi que dans *L'École secondaire*, 10^e et 11^e années, mai 1962, p. 550.

²² Rodolphe Dubé, s.j., «L'enseignement du catéchisme. Enseignement pratique», *L'École canadienne*, vol. 9, n° 2, octobre 1933, p. 58-59.

²³ Frère Étienne, i.c., «Explication du catéchisme», *L'École*, vol. 23, n° 9, mai 1951, p. 674.

au XVIII^e siècle dans les «préparations à la mort» européennes²⁴, pendant que les confréries montréalaises rappelaient le danger à leurs membres et que celle de la Bonne-Mort incluait dans le texte de ses règlements une mention demandant la grâce d'éviter une mort subite et imprévue²⁵. Il semble particulièrement important d'en convaincre les jeunes gens à qui la mort paraît bien lointaine et qui seraient plutôt enclins à remettre à plus tard leur sanctification personnelle²⁶. Pour y arriver, on fera donc directement référence à la mort de jeunes gens, évoquant par exemple le «petit Louis Dubois (nom fictif), mort à l'âge de quinze ans» ou alors la petite fille «couchée toute blanche parmi les fleurs²⁷». L'iconographie participe de même à l'identification des élèves à ces jeunes défunts, que ce soit par une photographie d'un jeune homme recevant l'extrême-onction²⁸, par une image représentant l'agonie d'un petit garçon entouré de sa famille²⁹ ou alors par le dessin d'un cimetière avec en avant-plan une pierre tombale portant l'inscription «Paul Cyr, 7 ans, R.I.P.³⁰». Les paraboles deviennent également prétextes à évoquer le décès de jeunes gens; ainsi, celle de la résurrection de la fille de Jaïre ou du fils de la veuve de Naïm fournissent au catéchiste l'occasion de faire un lien entre le récit, la menace d'une mort prochaine et l'expérience des élèves.

²⁴ Daniel Roche, «La mémoire de la mort», p. 105.

²⁵ Caulier, «Les confréries de dévotion», p. 329.

²⁶ Ainsi, dans un sermon adressé à des écoliers du Petit Séminaire à l'occasion de la Toussaint à la fin du XIX^e siècle, Mgr Philéas Fillion dénonce cette indifférence en ces termes : «Oui, c'est en vain que l'Église, par la bouche de ses prêtres, les exhorte, les presse de toutes les manières possibles à travailler à leur salut; c'est en vain, que les prêtres, les prédicateurs de retraites leur rappelle (sic) à chaque instant ce devoir. «Plus tard, répondent-ils, pas aujourd'hui. Je n'ai pas le temps. Je suis jeune, rien ne presse. Qu'on me laisse la paix! À demain les affaires sérieuses.» Archives du Séminaire de Québec, Fonds Séminaire, M/776, [1893-1900].

²⁷ Armand Billette et Jean-Paul de Grandpré, s.v., *Vers notre Père du ciel: catéchisme de première année. Guide du maître*, Joliette, Clercs de St-Viateur, [1951?], p. 180; Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge, *Les Tout-petits dans le Royaume. Livre de l'éducateur. Expériences catéchistiques en première et en deuxième années*, Trois-Rivières, Éditions du Bien-Public, 1953, p. 194. Le manuel de 9^e année de la série «Témoins du Christ» propose également comme sujet de recherche un proche mort en bas âge. *Jésus-Christ, Lumière du monde*, p. 174.

²⁸ Armand Billette, *Vers notre Père du ciel: catéchisme de première année*, Joliette, Clercs de St-Viateur, 1953, p. 78.

²⁹ *Les Tout-petits dans le Royaume. Petites lectures catéchistiques pour les enfants de deuxième année. Tome 2: Ta grande Famille*. Trois-Rivières, Éditions du Bien-Public, 1947, p. 20.

³⁰ Le texte accompagnant le dessin spécifie d'ailleurs que «dans ce cimetière, il y a sûrement des enfants de sept ou huit ans. Juste ton âge et déjà partis!». *Mon livre d'enfant de Dieu: petites lectures catéchistiques pour les enfants de 2^eme année*, troisième édition, Trois-Rivières, Éditions du Bien-Public, 1954, p. 78.

Outre la référence à un jeune défunt, l'argument statistique rapporte 80 morts par minute, 50 000 par nuit, 100 000 par jour: ces chiffres ne viennent pas uniquement appuyer la nécessité de prier pour les défunts et les agonisants, ils évoquent également le risque d'en faire partie sous peu³¹. Pour ceux que ces chiffres ne réussiraient pas à convaincre du risque d'un décès imprévu, le message se fait plus direct et leur rappelle que la vie ne tient qu'à un fil. À l'occasion du mercredi des Cendres de 1926, la section consacrée à l'enseignement religieux de la revue *L'Enseignement primaire* le soulignait déjà explicitement:

De plus, la mort est proche, plus proche que nous le croyons d'ordinaire et elle a des surprises parfois bien affreuses. Que faut-il, après tout, pour faire mourir un homme ? Que la foudre le brûle ? Qu'une montagne l'écrase ? Qu'un boulet de canon l'emporte en morceaux ? Non, bien moins. Une goutte de sang qui s'extravase, un air empesté que l'on respire, quelque accident inopiné, c'est assez et c'est fini³².

À ce sujet, les vacances d'été, propices aux accidents et dangereuses autant pour le corps que pour l'âme, sont particulièrement redoutées; des mises en garde apparaissent régulièrement sur cette question dans les numéros de juin des revues pédagogiques³³. On retrouvait d'ailleurs la même suspicion envers les divertissements échappant au contrôle clérical chez les directeurs des confréries pour adultes, ceux-ci y voyant des occasions de perte, particulièrement si ces activités prenaient place lors des vacances de la confrérie³⁴. Finalement, l'éventualité d'un décès dans son sommeil demeure une menace constante; les prières à réciter au coucher et au lever invitent les enfants à demander pardon pour leurs péchés et à implorer une protection durant la nuit.

Ces incitations à «vivre chaque jour comme si c'était le dernier» constituent la toile de fond de tout ce discours menaçant sur la mort. En reliant constamment damnation éternelle et sanctification quotidienne, on insiste ainsi davantage sur la responsabilité personnelle de l'élève quant au salut de son âme.

³¹ À titre d'exemple, citons F. Toussaint-Marie, «L'Évangile par la pensée morale», *L'École*, vol. 19, n° 3, novembre 1946, p. 168; *Ibid.*, n° 7, mars 1947, p. 501; «Jésus-Christ, notre vie. Chapitre XX: L'Extrême-onction», *L'École secondaire*, février 1960, p. 588

³² «Pour le jour des cendres», *L'Enseignement primaire*, vol. 47, n° 6, février 1926, p. 383.

³³ Ainsi, le numéro de juin 1947 regroupe ses explications des évangiles du dimanche sous le thème: «Ces vacances peuvent être, pour moi, les dernières!». F. Toussaint-Marie, «Explication des Évangiles du mois», *L'École*, vol. 19, n° 10, juin 1947, p. 763.

³⁴ Caulier, «Les confréries de dévotion», p. 363-366.

II. La protection à l'heure de la mort

Parallèlement à cette pastorale aux visées punitives apparaît un message plus sécurisant, où les efforts quotidiens d'une vie vertueuse permettent de se mériter la récompense ultime: le paradis. En plus de dépeindre le bonheur promis au paradis et de rendre le salut de l'âme accessible aux pécheurs par le biais du purgatoire, le discours religieux sur la mort proposera à l'élève des gestes pieux permettant d'augmenter ses chances d'y parvenir, lui assurera une assistance spirituelle au moment du trépas et lui rappellera que les prières des survivants continueront, après sa mort, de participer au salut de son âme.

A. Gagner son ciel

Le paradis, gage d'un bonheur éternel et récompense ultime d'une vie vertueuse, est à la base du discours rassurant sur la mort. La description qu'en font les catéchismes officiels demeure plutôt évasive d'une édition à l'autre ; en 1853 comme en 1888, on y apprend que la paradis est «un lieu de délices où, voyant et aimant Dieu, on jouit d'un bonheur éternel». Quelques années plus tard, Lasfargues rajoute en guise d'explications :

Un lieu de délices est un lieu où l'on jouit des plus grands plaisirs. Les délices du ciel ne ressemblent pas aux plaisirs de la terre: elles (sic) sont éternelles et toujours très pures et très parfaites, tandis que les plaisirs de la terre sont souvent très grossiers, comme, par exemple, le plaisir de la gourmandise; de plus ils sont ordinairement incomplets et toujours passagers³⁵.

Les premières mentions du paradis apparaissant dans les manuels et les revues pédagogiques ne sont guère plus précises; au mieux, le ciel se voit dépeint en 1920 comme étant «la réunion de tous les bonheurs, à tel point que l'œil n'a point vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur ne peut comprendre sur la terre ce que Dieu réserve à ses élus³⁶». Elles se font plus concrètes à compter des années 1930 alors qu'on précise que le bonheur éternel se vivra en compagnie de Dieu, de saints dûment béatifiés et des âmes de proches défunts ayant mérité le paradis. Parfois présenté aux enfants comme étant la maison du bon Dieu³⁷, le paradis devient le lieu d'un bonheur autour duquel le catéchiste doit tout de même conserver un peu de mystère :

Eh bien, avec la belle lumière de gloire, Jeanne pourra voir le bon Dieu. Oui, le voir, notre cher bon Dieu, le voir face à face, sans voile qui le cache, tout à

³⁵ Lasfargues, *Explication littérale et sommaire*, p. 260.

³⁶ Abbé J. Knell, «Le salut», *L'Enseignement primaire*, vol. 41, n° 6, février 1920, p. 365-366.

³⁷ Abbé Quinet, «Jésus nous parle du jugement, du ciel, de l'enfer, du purgatoire», *L'École canadienne*, vol. 11, n° 8, avril 1936, p. 340.

découvert, encore mieux que vous me voyez en ce moment. Et le bon Dieu ne dira pas à Jeanne: Venez, je vais vous donner un peu de ma joie. Il lui dira: Entrez, mon enfant bien aimée, entrez dans la joie de votre Père ! Et Jeanne entrera dans la grande, dans l'immense, dans l'incommensurable joie de notre Père du ciel ! (ouvrir les bras de plus en plus et ne pas omettre le mot «incommensurable» dont le sens, un peu mystérieux pour les élèves, augmente singulièrement l'effet)³⁸.

Si le fait d'y côtoyer Dieu ne suffit pas à convaincre les jeunes du bonheur vécu au paradis, sa définition s'enrichit d'exemples de joies plus tangibles ; elles s'expriment souvent par la négative, particulièrement en insistant sur l'absence de souffrances physiques et morales³⁹. Un guide du maître de 1^{ère} et 2^{ème} années alterne ainsi entre le rappel des béatitudes et de l'absence de souffrances dans une description particulièrement évocatrice du paradis:

Pour nous aider à voir le bon Dieu, Jésus nous rendra un jour tout brillants de la lumière du ciel. Nous serons bien beaux, et nous serons si contents, si heureux que nous chanterons avec les anges, avec Marie, notre Mère du ciel, avec tous les enfants du bon Dieu qui auront gardé leur âme blanche. Au ciel, plus de petits bobos, plus de maladies, plus de mort. Là, personne n'a faim, personne ne travaille: tout le monde est heureux avec Jésus qui nous sourit, comme aux bergers de Bethléem⁴⁰.

Le ton naïf employé pour présenter les joies du ciel aux tout-petits ne convient cependant pas pour s'adresser aux élèves plus âgés. En 1961, les directives publiées par la revue *L'École secondaire* mettent d'ailleurs en garde les catéchistes œuvrant auprès de ces jeunes contre de telles explications puisqu'on craint qu'elles n'enlèvent de la crédibilité au message véhiculé:

Enfin, il ne faudrait pas donner aux jeunes une notion fautive et peu vivante du ciel. Quand on veut expliquer le ciel et qu'on se contente de dire que les élus y chanteront éternellement les louanges du Seigneur, on risque de provoquer chez les élèves la réflexion suivante: «Ça doit être ennuyeux et ça ne vaut pas la peine de tant se forcer». Au contraire, il faut faire appel à leur expérience, ils savent bien qu'ils ne se lassent jamais de la présence d'un être aimé. Ainsi dans le ciel, ils ne pourront jamais se lasser d'être heureux par et avec Dieu, de plus toutes leurs facultés intellectuelles jouiront au maximum de tout ce que le Créateur dans sa bonté mettra à leur disposition. Et ce sera leur façon de chanter les louanges du Créateur que d'être heureux avec et par lui⁴¹.

Dans les faits, on n'avait pas attendu cette mise en garde pour ajuster la façon de présenter la matière à des élèves plus âgés. Neuf ans auparavant, le

³⁸ *Aux Petits du Royaume*, p. 263.

³⁹ On dira par exemple que «La mort est l'entrée au ciel où il n'y aura plus de larmes, plus de souffrances, plus de deuils, plus de séparation». «Religion. Explication de l'Évangile par la pensée morale», *L'École*, vol. 18, n° 1, septembre 1945, p. 7.

⁴⁰ *Vers notre Père du ciel: guide méthodologique*, p. 119.

⁴¹ *L'École secondaire*, avril 1961, p. 867.

manuel de 9^e année de la série «Témoins du Christ» évoquait la joie d'être reçu par Dieu et de pouvoir le côtoyer en s'appuyant sur la description qu'en fait Jésus telle qu'on la retrouve dans le Nouveau Testament:

Il le décrit comme une union très intime et pleine de joie avec la Trinité bienheureuse. Les chrétiens seront «reçus dans la joie de leur maître» (Matthieu XXV, 21) ; ils seront réunis avec Dieu comme les convives d'un festin nouveau [...]. Nous connaissons Dieu au ciel, sans intermédiaire et, donc, très intimement ; nous le connaissons aussi directement que nos yeux voient les objets sensibles. C'est pourquoi nous disons qu'au ciel, nous verrons Dieu.[...]⁴².

B. Séjourner au purgatoire

Face à des conditions d'accès trop exigeantes, il était à craindre que les élèves abandonnent l'espérance d'atteindre un jour le ciel et cessent alors leurs efforts pour mener une vie vertueuse. Le programme de religion des tout-petits n'aborde pas le thème du purgatoire; il relâche en conséquence les conditions d'admission en ouvrant la porte du paradis à quiconque a mené une «bonne vie» ou, comme le résume une leçon de religion de 1^{ère} année publiée en 1962, «si la personne morte a aimé le bon Dieu, si elle lui a demandé pardon de ses péchés, si elle a reçu Dieu dans son cœur⁴³». Au moment où la notion de purgatoire est introduite en deuxième année, l'accès se fait plus difficile ; on soutient alors qu'une âme entachée du moindre péché ne peut être reçue au ciel et doit au préalable se purifier. En fait, plus les élèves avancent en âge, plus élevé se révèle le degré de sainteté nécessaire pour y accéder directement; aux plus vieux, on ira jusqu'à citer l'exemple de sainte Thérèse d'Avila⁴⁴. Face à de telles restrictions, le purgatoire permet aux âmes souillées par le péché d'espérer accéder éventuellement au paradis, encourageant ainsi l'élève à persévérer dans ses efforts quotidiens pour mériter sa rédemption.

Les différentes éditions du catéchisme diocésain indiquent que le sujet du purgatoire prend de l'importance avec le temps. Ainsi, dans le *Petit catéchisme* de 1853, il ne fait même pas l'objet d'une question; tout au plus souligne-t-on qu'il s'agit d'un sort possible pour l'âme du défunt, sans détailler davantage ce qu'il implique⁴⁵. Le catéchisme de 1888 précisera cette notion en parlant d'un «lieu de supplice» pour les âmes des pécheurs impénitents⁴⁶. Il faudra cependant attendre le catéchisme de 1951 pour voir

⁴² *Jésus-Christ, Lumière du monde*, p. 189-190.

⁴³ «Religion. 1^{ère} année», *L'École primaire*, janvier 1962, p. 368.

⁴⁴ *Jésus-Christ, Lumière du monde*, p. 188.

⁴⁵ À la question «que deviendra notre âme après le jugement particulier?», le catéchisme répond laconiquement «Après le jugement particulier, notre âme ira en paradis, ou en enfer, ou en purgatoire, selon qu'elle aura mérité». *Petit catéchisme de Québec*, p. 25.

⁴⁶ Lasfargues, *Explication littérale et sommaire*, p. 257.

le thème du purgatoire s'imposer, un total de six questions lui étant alors consacrées:

322. Comment Dieu purifie-t-il les bons qui ne sont pas prêts à entrer au ciel immédiatement après leur mort?

En les faisant passer par le purgatoire.

323. Quels sont les bons qui ne sont pas prêts à entrer au ciel immédiatement après leur mort?

Ceux qui meurent avec des peines temporelles dues à leurs péchés.

324. Qu'est-ce que le purgatoire?

Le purgatoire est un lieu de souffrances temporaires où les âmes achèvent de se purifier avant d'entrer au ciel.

325. Pourquoi le purgatoire est-il un lieu de souffrances?

Parce que dans le purgatoire les âmes sont privées de voir Dieu et parce qu'elles endurent la peine du feu.

326. Combien de temps dureront les souffrances du purgatoire?

Le temps nécessaire pour que les âmes du purgatoire achèvent d'expier les peines temporelles dues à leurs péchés.

327. Pourquoi croyons-nous qu'il y a un purgatoire?

Parce que Dieu l'a révélé.⁴⁷

Les explications du cours de religion insistent plus particulièrement sur la distinction entre les souffrances du purgatoire et celles de l'enfer; si elles sont aussi intenses, celles du purgatoire se trouvent tempérées par l'espérance d'en sortir pour atteindre le ciel. Cette distinction est particulièrement marquée auprès des élèves plus âgés; ceux de 10^e et de 11^e année ont droit à une comparaison des souffrances du purgatoire avec «la souffrance pleine d'espérance d'une mère qui enfante, celle de l'enfer est semblable à la souffrance désespérée d'un cancéreux inguérissable⁴⁸». L'acceptation de la douleur vient ainsi atténuer les peines du purgatoire:

Sitôt séparée du corps, l'âme comprend que Dieu est infiniment aimable. Du même coup, elle saisit la laideur du mal: le pécheur ose préférer une créature à Dieu, le souverain Bien. Ainsi l'âme en état de grâce regrette-t-elle ses fautes. Elle accepte volontiers les souffrances du purgatoire. Elle montre par là qu'elle préfère la volonté de Dieu à toute jouissance, même à celle que lui procurerait la vue de Dieu. Elle répare ainsi son attachement désordonné aux plaisirs⁴⁹.

⁴⁷ *Le catéchisme catholique, édition canadienne: ce que nous devons croire, ce que nous devons faire, ce que nous devons avoir pour aller au ciel*, Québec, l'Action catholique, 1956, p. 75-76.

⁴⁸ «Religion. 10^e-11^e années», *L'École secondaire*, avril 1961, p. 867.

⁴⁹ *Jésus-Christ, Lumière du monde*, p. 188.

On trouve d'ailleurs dans ces propos le reflet de la transformation rapportée au XVIII^e siècle dans la façon de se représenter le « troisième lieu » ; l'adoucissement graduel d'un purgatoire d'abord représenté sous forme d'enfer incandescent aux âmes torturées, vers une image plus sereine où les âmes paraissent attendre leur délivrance⁵⁰.

Parallèlement à ce souci d'empêcher que les élèves ne se fassent une image « infernalisée » du purgatoire, le fait de présenter conjointement les explications sur le paradis et le purgatoire renforce la possibilité qu'offre ce dernier lieu d'expiation pour mériter son salut. En organisant le discours autour des deux destins éternels possibles pour l'âme du défunt, on maintient ainsi cette opposition fondamentale entre damnation et rédemption sur laquelle repose toute l'incitation à mener une bonne vie chrétienne.

C. Des intermédiaires haut placés

Bien que leur salut repose d'abord sur la vie qu'ils auront menée, les élèves sont invités à entretenir des dévotions envers certains intercesseurs afin d'augmenter leurs chances de voir leur âme accueillie au ciel⁵¹. Marie est présentée comme la protectrice par excellence au moment du trépas, que ce soit à l'occasion du mois de Marie, de l'explication de la salutation angélique ou de la « dévotion des trois Ave ».

La pratique se maintient au fil des années ; ainsi, le *Petit catéchisme* de 1853 explique que « nous ajoutons “Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort”, pour demander à cette sainte Marie d'intercéder sans cesse pour nous, afin de nous obtenir la plus grande de toutes les grâces, la grâce de bien mourir⁵² ». Cent ans plus tard, on retrouve dans le chapitre consacré à la mort de la série « Témoins du Christ » la récitation de l'Ave Maria et la méditation sur les paroles « Maintenant et à l'heure de notre mort⁵³ ». Le port du scapulaire est encouragé avec la même constance ; en 1963, on prête toujours des vertus protectrices à l'objet en rappelant qu'« à l'heure de la mort, notre mère du ciel assistera ceux et celles qui l'auront porté toute leur vie. Portez toujours avec amour votre scapulaire : vous ne le regretterez pas quand vous paraîtrez devant Dieu⁵⁴ ».

⁵⁰ Michel Vovelle, *Les âmes du purgatoire ou le travail du deuil*, Paris, Éditions Gallimard, 1996, p. 112-198, Coll. « Le temps des images ».

⁵¹ *Questionnaire explicatif du Petit catéchisme de la province ecclésiastique de Québec : suivi d'un petit questionnaire pour les jeunes enfants*, Montréal, J. Chapleau et Fils, Imprimeurs et Relieurs, 1881, p. 87-88; *Le catéchisme catholique*, p. 245-252.

⁵² *Petit catéchisme de Québec*, p. 85.

⁵³ *Jésus-Christ, Lumière du Monde*, p. 180.

⁵⁴ « Religion. Première année », *L'École primaire*, mai 1963, p. 718.

Des différentes formes que revêt la dévotion mariale se dégage surtout l'image de la protection maternelle. Comme une mère se préoccupe de ses enfants, Marie veille sur ses fidèles. Son pouvoir s'avère d'autant plus grand qu'elle intercède auprès de son fils, reproduisant ainsi une situation familiale aux enfants :

Mes chers enfants, quand vous voulez obtenir un jouet de votre papa, vous vous adressez presque toujours à votre maman, en la priant d'intercéder pour vous auprès de votre père! Pourquoi cela ? Vous savez bien que même si votre papa vous chérit, votre maman sera encore meilleure que vous pour l'obtenir de votre papa. C'est un peu l'image de ce que fait pour nous la Sainte Vierge auprès de son Divin Fils. Notre maman du ciel nous aime beaucoup et n'a qu'un but: Notre bonheur auprès de son Fils⁵⁵.

Cette image de la mère, très utilisée auprès des petits, disparaît du discours s'adressant aux élèves plus âgés; on leur propose laconiquement de recommander leur âme à la Vierge à l'heure de la mort ou de méditer la dernière strophe de la Salutation angélique⁵⁶. Bien que les méthodes pédagogiques se soient ajustées, le message reste le même: la sainte Vierge demeure la protectrice par excellence à l'heure de la mort.

Au chapitre des autres dévotions encouragées, notons qu'on retrouve très peu de références à saint Joseph, pourtant réputé patron de la bonne mort. Par ailleurs, bien qu'aucun discours aussi articulé que celui encourageant la dévotion mariale ne soit tenu concernant le secours offert par la sainte Famille, l'invocation figure régulièrement dans les manuels et les directives pédagogiques à compter des années 1940 ; elle apparaît officiellement au programme du cours de religion de deuxième année en 1948.

Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie
Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi dans ma dernière agonie
Jésus, Marie, Joseph, faites que je meure en paix en votre sainte compagnie

Très évocateur en soi, le texte de l'invocation s'accompagne rarement d'explications le reliant à une protection particulière au moment de l'agonie; très peu de traces subsistent donc d'un recours à la dévotion à la sainte Famille pour s'assurer une bonne mort.

D. L'assistance à l'heure de la mort

La promesse d'une assistance spirituelle au moment du trépas, qu'elle se manifeste sous forme d'administration des derniers sacrements ou d'assistance des proches lors de l'agonie, constitue une autre forme de protection promise au chrétien.

⁵⁵ *L'École primaire*, mai 1960, p. 764.

⁵⁶ *Jésus-Christ, Lumière du monde*, p. 178 et 180.

Signalons d'abord que bien que le thème de l'extrême-onction n'apparaisse pas au programme avant la 3^e année, plusieurs manuels de religion destinés aux petits décrivent les dispositions requises pour le recevoir de même que les effets du sacrement⁵⁷. Le réconfort, la force, l'absolution des péchés, voire même la guérison spirituelle ou physique qu'il peut procurer sont ainsi rappelés. On insiste cependant sur le fait que la guérison ne surviendra que si Dieu le juge nécessaire, c'est-à-dire si «ce retour à la santé corporelle est utile à la parfaite santé spirituelle qu'elle a pour effet premier et principal de produire⁵⁸». Lorsqu'il y a guérison, elle n'est surtout pas présentée comme un miracle ; *Aux petits du Royaume* propose une explication physiologique des bienfaits sur la santé engendrés par l'administration de l'extrême-onction :

C'est qu'après avoir reçu l'Extrême-Onction les malades sont très contents ! Leur âme est tout à fait en paix avec le bon Dieu ; cela aide à revenir à la santé, je vous assure ! Le malade bien souvent dort plus tranquille, parfois la digestion se fait mieux. La joie du ciel qui est dans son âme lui fait plus de bien que tous les remèdes. Cela arrive quelquefois⁵⁹.

On renforce la dimension rassurante de l'extrême-onction en rappelant que le rituel est axé vers la guérison spirituelle et corporelle et non vers la mort, de même qu'en soulignant que le sacrement apporte du réconfort non seulement au moribond, mais également à son entourage⁶⁰. En fait, une préoccupation aussi manifeste à vouloir sécuriser les élèves semble suggérer une réticence à appeler le prêtre lorsque l'état d'un malade se détériore⁶¹. On dénonce d'ailleurs régulièrement l'habitude de retarder l'administration du sacrement tout en cherchant à dissiper la crainte que l'extrême-onction ne vienne hâter le trépas, comme le rappelle en 1918 un article signalant aux

⁵⁷ Au sens strict, le terme désigne uniquement l'onction d'huile sur le corps du mourant ; dans le cadre du cours de religion, il est synonyme des derniers sacrements, incluant ainsi le saint viatique, la dernière eucharistie. Voir par exemple le dernier chapitre du *Catéchisme préparatoire à la Communion des tout Petits*, qui consacre ses 8 questions à l'extrême-onction. Pierre Richard, p.s.s., *Catéchisme préparatoire à la Communion des tout Petits*, sixième édition, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1949, p. 39-31.

⁵⁸ « Religion », *L'École secondaire, 8e et 9e années*, février 1962, p. 306.

⁵⁹ *Aux petits du Royaume*, p. 135.

⁶⁰ Bernard Forest, « L'Extrême-onction », *L'Instruction publique*, vol. 4, n° 7, mai 1960, p. 566 ; A. Hublet, s.j. et H. Nimal, s.j., *Jésus-Christ, notre vie*, [Bruxelles], Éditions de Lumen Vitæ, 1952, p. 157, Collection « Témoins du Christ » I : 8^e année ; « Religion, 8^e et 9^e années », *L'École secondaire*, septembre 1959, p. 8.

⁶¹ Les craintes relatives à l'administration des derniers sacrements ne seraient pas nouvelles ; Serge Gagnon rapporte ce même type de mise en garde dans un petit guide de préparation pour une bonne mort paru en 1872, *Consolations à ceux qui pleurent ou trésors des malades*, qui rapporte qu'il se trouve « des personnes assez mal avisées pour oser s'imaginer qu'il y a à craindre d'effrayer le malade en lui parlant de la nécessité d'appeler un prêtre ». Cité par Gagnon, *Mourir, hier et aujourd'hui*, p. 155.

professeurs que: «Bien loin de hâter ou de présager la mort comme le démon s'efforce de le persuader au malade (sic), l'Extrême-Onction, nous l'avons dit, est même parfois salutaire au corps⁶²». Les mises en garde à ce sujet se maintiennent au fil des années et l'on retrouve toujours en 1962 le rappel des dangers d'une administration tardive du sacrement:

Beaucoup de chrétiens (ils obéissent en cela aux suggestions de Satan, notre ennemi juré, «menteur» depuis le commencement) sous prétexte de ne pas alarmer le malade négligent de faire venir le prêtre ou s'ils le font, c'est à la dernière extrémité, au moment où le malade est dans le coma et ne peut plus se rendre compte de rien. Pendant ce temps-là on aura fait venir le notaire, le médecin! C'est là qu'on voit combien nos attitudes sont diaboliques et sataniques. Quand il s'agit de choses temporelles, on raisonne tout autrement ; prendre une assurance-accident n'est pas susciter un accident. Pourtant, on redoute de prendre une assurance pour le ciel, comme si la venue du prêtre et la réception de l'Onction des malades pouvait changer quelque chose au cours de la maladie ! Quelle inconséquence, quel manque de foi⁶³!

En instruisant les élèves de la sorte, on espère qu'ils prendront éventuellement l'initiative de faire venir le prêtre en temps voulu. En 1944, une note parue dans *L'Enseignement primaire* à l'intention des enseignants encourageait déjà la promotion de cette action des enfants dans leur famille:

Nous espérons tous que l'onction sainte viendra soutenir notre courage et nous faciliter une mort chrétienne. Et pourtant, qui dira combien de moribonds passent à l'éternité sans recevoir cet auguste sacrement des mourants. Combien d'entre eux auraient pu le recevoir, s'il se fût (sic) trouvé quelqu'un de zélé pour le suggérer. À nous, instituteurs et institutrices, de tellement glorifier ce sacrement que tous nos élèves s'en fassent les gardiens et les défenseurs dans leur milieu⁶⁴.

Ces remarques laissent entrevoir l'importance du rôle joué par l'entourage du moribond, responsable de déterminer le moment de l'administration du sacrement. Car le mourant proposé comme modèle ne meurt jamais seul; en plus du secours apporté par le prêtre, on lui promet l'assistance de son entourage. Tout comme les membres des confréries de dévotion sont invités à soutenir leurs confrères mourants⁶⁵, les enfants sont effectivement encouragés à prendre part aux événements entourant l'agonie de leurs proches. En plus d'avoir à aviser le prêtre aux premiers signes de danger, ils sont chargés

⁶² «Enseignement pratique. Instruction religieuse. L'Extrême-Onction.», *L'Enseignement primaire*, vol. 39, n° 8, avril 1918, p. 45.

⁶³ «Religion», *L'École secondaire, 8^e et 9^e années*, février 1962, p. 305. Près de 45 ans plus tôt, on retrouvait d'ailleurs sensiblement les mêmes arguments quant aux dangers d'une trop longue attente occasionnée en partie par l'influence de Satan. «Enseignement pratique. Instruction religieuse. L'Extrême-Onction», *L'Enseignement primaire*, vol. 39, n° 8, avril 1918, p. 445

⁶⁴ «L'Extrême-onction», *L'Enseignement primaire*, vol. 3, n° 7, mars 1944, p. 561.

⁶⁵ Caulier, «Les confréries de dévotion», p. 303-308; p. 321-327; «Frères et sœurs dans la mort», p. 151-164.

de préparer les lieux et les objets nécessaires à l'administration des derniers sacrements ; la scène est d'ailleurs décrite aux enfants avec suffisamment de précision pour qu'ils puissent la reproduire eux-mêmes le moment venu⁶⁶. L'entourage du mourant doit également préparer ce dernier à recevoir les derniers sacrements en le sécurisant, en évoquant la miséricorde de Dieu et en lui rappelant les grâces apportées par l'extrême-onction⁶⁷.

L'agonie exemplaire présentée par l'enseignement religieux se déroule donc à la maison, en présence d'un prêtre offrant les secours de l'extrême-onction ainsi que des proches présents jusqu'au dernier moment. Malgré l'urbanisation croissante et l'institutionnalisation des soins de santé, ce modèle perdure au moins jusqu'en 1963. Jamais il ne sera remis en cause par l'évocation de circonstances autres que celles-ci ; la volonté de sécuriser est telle que même le risque d'une mort subite n'est plus rappelé et s'efface pour laisser place à cette promesse d'assistance. Le rappel incessant de la nécessité d'administrer l'extrême-onction suggère cependant une certaine forme de réticence à réclamer le sacrement. À en juger par la constance des mises en garde contre la négligence manifestée à cette occasion, le discours sur les «secours de la religion» ayant rejoint des générations successives d'élèves n'aurait donc pas totalement réussi à vaincre les craintes bien ancrées face à un sacrement qui demeure perçu non comme une source de réconfort, mais plutôt comme une capitulation devant l'imminence du décès.

III. « Se souvenir des fidèles défunts » : l'assurance de ne pas tomber dans l'oubli

Après les dévotions entretenues durant sa vie et l'assistance promise au moment du décès, le troisième temps du discours rassurant sur la mort se situe après le trépas : les rites funéraires de même que la dévotion aux âmes du purgatoire se veulent autant de façons de se rassurer sur son propre salut et sur celui de ses proches.

On remarque d'abord un certain silence au sujet de la procession funéraire, des funérailles et de l'inhumation. Aucune explication n'est donnée

⁶⁶ Voir par exemple la description fournie en 1927 par l'abbé Gosselin, *Le code catholique*, p. 136-137 ainsi que celle parue 35 ans plus tard dans l'article « Religion. 8^e et 9^e années », *L'École secondaire*, février 1962, p. 304. Un exercice de *Mes cahiers d'enfant du bon Dieu* se fait encore plus explicite en ce sens en demandant aux enfants de 6^e année de dessiner les objets qu'ils placeraient sur la table si un membre de leur famille allait recevoir l'extrême-onction. *Mes cahiers d'enfant du bon Dieu. 6^{ème} année*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1939, p. 13.

⁶⁷ « Religion, 8^e et 9^e années », *L'École secondaire*, février 1960, p. 588.

aux plus jeunes concernant la procession funéraire et l'enterrement⁶⁸, sinon de courtes évocations venant illustrer l'idée de séparation du corps mortel et de l'âme immortelle:

Mes chers enfants, avez-vous déjà vu une longue procession d'autos, se dirigeant vers l'église? Sur la première voiture, il y a une croix, et au-dedans, nous pouvons voir un cercueil. Dans ce cercueil, il y a un mort. Vous savez, mes chers enfants, que nous ne vivrons pas toujours. Il viendra un moment où, à la suite d'une grave maladie, ou d'un accident, notre âme se séparera de notre corps et remontera vers le bon Dieu. Le corps ne bougera plus; on le portera au cimetière, on le descendra dans la fosse. Après une dernière bénédiction, on recouvrira le cercueil de terre et ce sera fini... Mais vous savez bien, mes enfants, que l'âme est immortelle. Immortelle, cela signifie que l'âme ne peut mourir⁶⁹.

Les funérailles n'apparaissent dans les programmes d'études qu'à compter de 1948, où elles figurent en 6^e et en 7^e années dans le cadre du programme de liturgie. Les quelques manuels et directives pédagogiques abordant le sujet le font également apparaître tard dans le cheminement académique de l'élève; les répartitions du programme de liturgie de 9^e année font ainsi mention des funérailles en 1940, puis de 1943 à 1946. On trouve quelques années plus tard dans «Témoins du Christ» un propos nettement rassurant à ce sujet, insistant sur le respect et la protection dont fait preuve l'Église envers les corps:

Tandis que l'âme entre dans son éternité, l'Église veille maternellement sur la dépouille. Elle l'entoure de respect et lui accorde ses dernières bénédictions. [...] Une dernière fois, le corps franchit le seuil de l'église. Pour lui obtenir d'avoir part à la résurrection glorieuse, le prêtre renouvelle devant lui le sacrifice du Christ. [...] L'Église considère la dépouille comme un corps endormi qui attend un réveil glorieux (le mot *cimetière* veut dire *dortoir*)⁷⁰.

En comparaison avec le traitement réservé à l'extrême-onction, on peut penser que les cérémonies funéraires constituaient une pratique bien intégrée par la population, les explications tardives venant alors clarifier la signification du rituel plutôt que convaincre de l'importance des gestes posés.

Une fois les rites complétés, il reste à rappeler aux élèves que les défunts ne tombent pas dans l'oubli. L'importance de conserver leur mémoire sous-tend notamment tout le discours entourant la dévotion aux âmes du purgatoire, dévotion proposée à tous les niveaux scolaires. Le mois

⁶⁸ La conduite à tenir lors de funérailles se trouve cependant détaillée dans plusieurs manuels de bienséances à l'usage des élèves.

⁶⁹ «Religion», *L'École primaire*, janvier 1962, p. 370. Cette opposition entre le corps mortel et l'âme immortelle apparaît également dans *Vers notre Père du ciel: Guide méthodologique*, p. 117; *Les Tout-petits dans le Royaume. Livre de l'éducateur*, p. 196-197; «Religion», *L'École primaire*, janvier 1962, p. 368.

⁷⁰ *Jésus-Christ, Lumière du monde*, p. 179.

de novembre, mois des morts, est l'occasion d'inviter les enfants à se représenter ces âmes sous des traits familiers et à se rappeler que leurs proches se trouvent bel et bien au purgatoire, comme le précise *L'École canadienne* en 1942 :

Car, dans ce purgatoire, nous avons sans nul doute des amis et des parents très chers qui attendent surtout de nous que nous venions à leur secours. Hélas ! Nous nous faisons trop facilement illusion sur ce point; nous nous rassurons très vite sur l'entrée des nôtres au ciel. L'amour que nous portions aux nôtres, la reconnaissance que nous leur devons pour leurs bienfaits, les protestations que nous leur avons faites de ne pas les oublier une fois morts, tout nous commande de nous intéresser vivement au sort des âmes du purgatoire et de prier pour elles⁷¹.

La même stratégie de «personnification» des âmes fut d'ailleurs employée avec les membres de confréries de dévotion pour adultes ; la prédication qui leur était destinée évoquait elle aussi parents et amis détenus au purgatoire⁷². Les enfants sont en outre sensibilisés à l'endroit des âmes détenues par l'insistance mise sur la souffrance de celles-ci⁷³, méthode qui sera d'ailleurs clairement présentée aux enseignants comme une façon d'impressionner la sensibilité des élèves, donc susceptible d'éveiller leur compassion et d'encourager la dévotion :

Cette dévotion est l'une des plus à la portée des enfants, car la plupart ont déjà eu l'expérience de la souffrance et leur cœur aimant est très sensible à la douleur et à la pitié. On en voit se faire l'ami d'un pauvre; on voit des fillettes visiter des miséreux, et de tout jeunes enfants se constituer bénévolement le guide et compagnon d'une personne aveugle, et cela sans aucune rémunération. Ces jeunes âmes, débordantes de sympathie, s'apitoieront sur le sort des âmes du purgatoire et seront toutes disposées à leur venir en aide par leurs aumônes, leurs prières, la messe et la communion, au récit des souffrances que vous leur en ferez⁷⁴.

Un autre moyen d'intéresser les enfants consiste à évoquer les profits qu'ils peuvent en retirer pour leur propre salut, en soulignant que dans la mesure où ils ont aidé des âmes à sortir du purgatoire pendant leur vie, d'autres feront de même à leur endroit leur tour venu⁷⁵. Par ailleurs, les âmes secourues peuvent devenir des intercesseurs au ciel pour qui les a

⁷¹ René Guénette, «A l'école des saints», *L'École canadienne*, vol. 18, n° 3, novembre 1942, p. 113.

⁷² Caulier, «Les confréries de dévotion», p. 331-333; 338-339.

⁷³ On demandera ainsi aux élèves à titre d'exercice sur le *De Profundis* de dessiner une affiche pour le mois de novembre qui illustrerait les souffrances des âmes du purgatoire. «Pédagogie et méthodologie. Religion», *L'Enseignement primaire*, vol. 11, n° 3, novembre 1951, p. 273.

⁷⁴ F.B. de S., i. c., «Principales fêtes du mois», *La Petite École*, vol. 13, n° 3, novembre 1940, p. 156.

⁷⁵ «De profundis», *L'École canadienne*, vol. 4, n° 6, février 1929, p. 248. Voir aussi René Guénette, «À l'école des saints», *L'École canadienne*, vol. 18, n° 3, novembre 1942, p. 113; «Les indulgences», *L'Enseignement primaire*, vol. 3, n° 7, mars 1944, p. 564.

aidées à l'atteindre⁷⁶. Si ces avantages ne suffisent toujours pas à capter l'attention des enfants, on a recours à l'argument ultime : en plus de profiter aux défunts et à soi-même, la dévotion aux âmes du purgatoire plaît à Dieu, à Jésus et aux saints, chacun y trouvant une raison pour s'en réjouir⁷⁷.

L'importance de la dévotion étant ainsi établie, on propose alors une série de pratiques à offrir pour le salut de ces âmes. Aumônes, jeûnes, mortifications, messes, communions, indulgences et autres bonnes œuvres sont autant de pratiques suggérées, quoique les prières destinées au soulagement des âmes souffrantes demeurant à ce chapitre particulièrement encouragées. La prière par excellence à cet effet est sans contredit le *De profundis*; apprise en latin, on souligne l'importance qu'une bonne traduction en soit donnée afin que les élèves puissent en saisir le sens profond, comme le rapportait déjà en 1927 cette recommandation aux professeurs :

Faites goûter à vos élèves la poésie sublime de ce chant de tristesse et d'invocation de l'âme souffrante; ils apprendront plus vite le texte et le réciteront ensuite avec plus d'onction et de piété et non pas – comme cela arrive trop souvent – d'une manière machinale et distraite⁷⁸.

En insistant de la sorte sur la dévotion aux âmes du purgatoire, on transmet un message à double tranchant ; rassurant par la solidarité qu'elle met en lumière, elle a en revanche sans doute contribué à rendre les élèves craintifs devant le spectacle des souffrances des âmes du purgatoire qu'ils étaient invités à secourir.

Conclusion

L'évocation d'un lien subsistant entre le monde des vivants et le monde des âmes par la participation des vivants au salut d'un défunt constitue l'ultime forme d'assistance promise. Elle vient de fait clôturer une succession de protections offertes au « bon chrétien », ce dernier se voyant promettre une aide dont l'efficacité n'est jamais mise en doute. Cette protection masque cependant une menace dont l'ampleur justifie les moyens mis en place pour la contrer; en déployant un tel arsenal pour rassurer le chrétien quant à son salut, ce discours tenu aux enfants vient renforcer l'évocation du danger de la damnation éternelle qui plane toujours sur eux.

⁷⁶ «Enseignement religieux», *L'École*, vol. 17, n° 3, novembre 1944, p. 169.

⁷⁷ «Principales fêtes du mois», *L'École*, vol. 15, n° 3, novembre 1942, p. 165.

⁷⁸ *L'École canadienne*, vol. 2, n° 9, mai 1927, p. 422-423; on ira jusqu'à suggérer d'offrir les efforts mis à apprendre la prière en latin pour sauver les âmes du purgatoire. «Pédagogie et méthodologie. Religion», *L'Enseignement primaire*, vol. 11, n° 3, novembre 1951, p. 269-273.

Ce message demeurera véhiculé avec une constance remarquable par l'enseignement religieux durant plus d'un siècle, les mutations du discours observées ici relevant davantage d'une adaptation à la pédagogie changeante que d'une véritable transformation du message lui-même. Ce dernier s'avère du reste de plus en plus anachronique, continuant de proposer l'image d'une mort «domestiquée» et ritualisée pendant que la montée de la société de consommation et les profondes mutations socioculturelles qui l'ont accompagnée en sont venues à occulter la mort, la reléguant au rang de nouveau tabou⁷⁹. Dans les limites de la présente étude, des indices de tensions ont été retracés; le rappel constant de l'importance de faire administrer l'extrême-onction, les mises en garde contre un discours risquant d'être jugé trop puéril ou trop terrorisant de même que les directives pédagogiques visant à capter et à conserver l'attention des élèves laissent entrevoir un relâchement des comportements par rapport à l'idéal proposé. À ce chapitre, les réactions des parents s'opposant à de telles représentations sont significatives quant à la réception du discours ; une analyse de celles-ci permettra éventuellement de mesurer plus précisément l'adéquation entre l'idéal transmis par le message de l'enseignement religieux et la réalité qui l'entoure.

La comparaison amorcée ici, aussi fragmentaire soit-elle, a finalement mis en lumière des parallèles entre le discours tenu aux enfants et celui livré aux adultes membres des confréries de dévotion près de deux siècles auparavant. Ces premiers indices laissent penser que le message change peu selon qu'il s'adresse aux adultes ou aux enfants ; il semble qu'il faudra attendre la deuxième moitié des années 1960 pour voir apparaître une nouvelle catéchèse plus près de la réalité des jeunes et ayant abandonné le recours à la culpabilisation comme outil de pédagogie religieuse. Il restera alors à voir de quelle façon celle-ci intégrera le nouveau tabou entourant la mort, émergeant alors que le discours analysé ici semble, au contraire, se cristalliser autour d'un modèle de mort idéale désormais révolu.

⁷⁹ Philippe Ariès analyse la transformation en ces termes: «l'effacement de la mort du discours et des moyens familiers de communication appartiendrait, comme la priorité du bien-être et de la consommation, au modèle des sociétés industrielles». Ariès, «La mort inversée», p. 189. De même, Serge Gagnon attribue à la montée des valeurs hédonistes et «consommistes» le rejet de la valeur rédemptrice de la souffrance de même que du sens donné à la mort. Gagnon, *Mourir, hier et aujourd'hui*, p. 161-171.